

gus, couronnaient une colline qui dominait la plaine environnante. Au moyen-âge, et jusqu'à l'époque où l'artillerie vint grandir la puissance destructive de la guerre, le château de Montpezat fut une forteresse redoutable. Mais, dominée elle-même par des hauteurs aisément accessibles, cette position perdit presque toute son importance quand l'arc disparut des armées pour faire place aux canons. La citadelle devint alors un simple manoir, tout en conservant cette majesté sévère que le temps donne aux monuments et qui s'augmentait encore des souvenirs guerriers attachés à ces vieilles murailles. En même temps que la demeure perdait de sa dignité militaire, la famille de Montpezat voyait aussi décroître son importance dans le pays, par cela même peut-être que le pays reconnaissait que les châtelains de Montpezat étaient moins utiles qu'autrefois pour sa défense ; cependant ces seigneurs continuèrent d'habiter le manoir jusqu'au 17^e siècle. Mais lorsqu'après les coups mortels portés par le grand cardinal de Richelieu à la noblesse de province, Louis XIV concentra sur sa propre personne tout l'éclat de la monarchie, éclat dont les rayons se projetaient seulement sur l'entourage royal et ne dépassaient point Versailles, les seigneurs de Montpezat firent comme tant d'autres gentilshommes de province : ils aliénèrent la plus grande partie de leurs domaines pour venir briller un instant à la cour, espérant attirer sur eux un regard de ce maître suprême qui dispensait toutes les faveurs. Grâce à un parent éloigné fort en crédit auprès de la favorite du jour, le comte de Montpezat obtint un régiment.

Comme ce seigneur était d'ailleurs un homme brave, déterminé, doué d'une certaine aptitude militaire, il se fit remarquer dans les longues guerres du règne de Louis XIV, et parvint au grade de lieutenant-général des armées du roi. Malheureusement, les qualités qui l'avaient élevé dans la hiérarchie militaire n'étaient point de celles qui procurent la richesse. Il ne légua donc à son fils que son épée et un nom respecté de ses concitoyens, redouté des ennemis de la France. Par nécessité donc autant que par goût, le jeune comte de Montpezat suivit l'exemple paternel et prit la carrière des armes. Il ne s'enrichit pas plus que son père et, comme il y eut moins de guerre à la fin du règne de Louis XIV qu'au commencement, il eut moins d'occasions de faire parler de lui.

Aussi n'arriva-t-il qu'au grade de maréchal-de-camp, et il mourut sans laisser à son fils d'autre héritage qu'une épée toujours redoutable et un nom irréprochable, mais déjà moins splendide.

Lorsqu'il perdit son père, le nouveau comte de Montpezat n'était que capitaine dans un régiment de cavalerie. La guerre de sept ans lui fournit quelques occasions de faire briller son courage et son intelligence : il fut nommé colonel ; mais là s'arrêtèrent ses succès. La paix vint briser ses espérances de gloire. Remettant l'épée au fourreau, M. de Montpezat fut réduit à venir promener son inaction dans les salons et les galeries de Versailles. Habitué à la rudesse de la vie militaire, il se sentait mal à l'aise dans cette cour uniquement livrée à de misérables et scandaleux intrigues, à de honteux marchés où l'honneur s'échangeait contre de l'or. Ses amis lui conseillaient de se faire une fortune par quelque beau mariage, ressource qui répugnait invinciblement à son esprit encore jeune et généreux. Peut-être cependant l'atmosphère qui l'entourait aurait-elle fini

par étouffer ces derniers instincts de droiture, si M. de Montpezat n'eût conçu, vers cette époque, un violent amour pour une jeune fille qu'il rencontrait souvent dans une famille alliée à la sienne. Autant pour satisfaire au penchant de son cœur que pour se soustraire aux empressements de ses amis, qui tous voulaient le marier, M. de Montpezat se hâta de solliciter la main de celle qu'il aimait : il eut le bonheur d'être agréé et le mariage fut promptement célébré.

La jeune comtesse de Montpezat appartenait à une noble famille de province tout récemment établie à Versailles. C'était une personne de goûts simples et modestes, pour qui la cour, passé le premier moment de curiosité, n'avait aucun attrait. Aussi, lorsque M. de Montpezat, qui ne se dissimulait pas l'impossibilité de rester à Versailles avec une fortune modique, proposa à sa femme d'aller s'établir au château de Montpezat, celle-ci n'objecta rien et applaudit même au projet de son mari. Ce projet fut immédiatement mis à exécution.

Le comte n'avait jamais vu le château qui portait le nom de sa famille. Il le trouva en meilleur état qu'il n'espérait, s'étant toujours figuré un vieux castel à demi ruiné, et comptant se faire construire quelque habitation convenable plutôt que de résider au manoir. Mais, quoique abandonnée, la demeure féodale était restée entière et assez solide pour braver encore de longues années. L'intérieur même n'avait pas trop souffert, grâce aux soins d'une famille de paysans qui, de génération en génération, étaient, depuis environ deux siècles, jardiniers du château. Il fallut donc beaucoup moins de travaux et de dépenses que ne le craignait M. de Montpezat, pour faire du château une résidence commode et agréable.

Les premiers temps de cette nouvelle existence eurent des charmes pour M. de Montpezat. C'était pour lui un bonheur inconnu jusqu'alors que cette vie calme et sereine auprès d'une femme aimée, qui partageait non seulement ses plaisirs, mais aussi ses travaux ; car, outre les occupations que lui imposait la restauration du manoir, il fallut que le comte se mit au courant du produit des quelques terres conservées par ses ancêtres, des redevances dues par les cultivateurs, et dont la plupart n'avaient pas été recouvrées depuis long-temps. Dans ce travail, nouveau pour lui, il fut utilement secondé par sa femme, qui, élevée dans une famille de province, avait été initiée à la gestion d'une propriété, chose assez rare encore à cette époque dans la noblesse. Mais quand le château fut suffisamment préparé, quand les droits seigneuriaux furent clairement établis, la société de Mme de Montpezat ne tarda point à paraître quelque peu monotone à l'ancien colonel. Il chercha des distractions dans la fréquentation de quelques gentilshommes qui n'avaient pas quitté la province, sans doute parce que toutes leurs ressources n'auraient pu les mettre en état de se faire remarquer à la cour. Des relations suivies s'établirent donc entre les châtelains de Montpezat et ceux du voisinage. Des parties de chasse furent organisées, et le comte se livra avec ardeur à ce plaisir, qui lui rappelait quelques-unes de ses anciennes habitudes militaires. Tantôt on battait la plaine à la poursuite du lièvre ou de la perdrix, tantôt on relinçait quelque bête fauve jusque dans les forêts du Morvan. Dans une de ces expéditions, l'on était parvenu à acculer un sanglier qui avait long-temps fatigué les chasseurs. Comme l'animal faisait bonne contenance, quoique grièvement blessé, et avait déjà mis hors de

combat quelques chiens qui l'avaient approché de trop près, M. de Montpezat, impatient d'en finir, s'avança vers ce redoutable ennemi, et le tira presque à bout portant. Le sanglier, par un dernier effort, s'élança sur l'imprudent chasseur avec une rapidité inouïe, d'un coup de boutoir lui déchira les entrailles, et tomba mort auprès de son vainqueur inanimé. Les compagnons du comte se précipitèrent vers lui ; il était sans mouvement ; on dut le transporter à Montpezat, où tous les soins lui furent prodigués ; mais la blessure était mortelle, et M. de Montpezat expira peu d'heures après, laissant sa jeune femme sur le point de devenir mère.

Ce fut quelques semaines après ce triste événement que la comtesse de Montpezat donna le jour à une fille qui reçut le nom d'Antoinette.

Un livre venait d'être publié qui avait eu en France et à l'étranger un immense retentissement et qui devait exercer une puissante influence sur les mœurs du temps. C'était l'ouvrage intitulé *EMILE* ou *DE L'ÉDUCATION*, par Jean-Jacques Rousseau. On sait que les paroles éloquentes du grand écrivain contre l'usage de confier l'allaitement des enfants à des femmes mercenaires frappèrent vivement les jeunes mères de cette époque. Ce fut parmi elles un véritable enthousiasme, une rivalité de tendresse maternelle. Chacune voulut être réellement et comme le dit un poète du temps, *DEUX FOIS* la mère de ses enfants ; elles s'en firent une joie, un orgueil, une parure. Mme de Montpezat avait été témoin de cet engouement, elle avait, elle aussi, dévoré ce livre, alors en vogue, à peine lu aujourd'hui, et elle s'était bien promis de suivre un jour les conseils du philosophe. La naissance d'une fille fut donc pour elle une consolation dans le présent, un bonheur en espérance, car elle se vena tout entière à cette existence qui commençait et résolut d'être tout à la fois la mère et l'institutrice de sa fille.

Simple dans ses goûts et modeste dans ses habitudes, elle congédia une partie des domestiques engagés par le comte, ne retenant à son service particulier que Marianne Lambert, femme de ce paysan dans la famille duquel s'était perpétuée la charge de jardinier du château. Cette circonstance et l'attachement que Marianne avait témoigné à sa nouvelle maîtresse dès l'arrivée de celle-ci déterminèrent le choix de la comtesse. En reformant ainsi le train de sa maison, Mme de Montpezat n'avait pas seulement pour but de faire des économies dans le présent ; elle voulait surtout assurer dans l'avenir à sa fille une dot qui lui procurât une position convenable. Dans cette vue aussi, elle chercha à tirer le meilleur parti possible des domaines que lui avait laissés son mari. Lambert, le jardinier, homme intelligent et dévoué, fut utilement consulté par elle, et il lui donna sur divers points les meilleures indications.

Le temps s'écoulait ainsi partagé entre les soins qu'elle prodiguait à sa fille et ses occupations de propriétaire ou plutôt de fermière. C'était une vie calme, sereine, heureuse même, si parfois son bonheur n'était été altéré par les regrets que lui inspirait le souvenir d'un époux dont elle n'avait reçu, pendant leur courte union, que des preuves d'affection et de déférence. L'inévitable effet du temps amortit cependant la vivacité de ces regrets, et les changea même en un tendre et doux souvenir, qu'elle éprouvait un mélancolique plaisir à évoquer.

Antoinette grandissait sous les yeux de sa mère, attentive à observer les moindres progrès de cette jeune âme s'ouvrant à l'intelli-